Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 35

Artikel: Causerie
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176696

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

aucune déception n'a pu encore nous corriger. L'attente d'un jugement dernier se trouve chez tous les peuples. Les idées sur la création se retrouvent jusqu'au nord. Ainsi l'homme a le sentiment naturel du bien, de la puissance, d'un monde meilleur, de l'éternité et de l'immuable; il a celui de sa déchéance et de sa faiblesse, il a l'instinct du christianisme. Les peuples primitifs voyaient Dieu partout. Tous avaient un culte plus ou moins imposant et solennel. Partout la lutte du bien contre le mal, partout la plainte, partout l'insurrection contre l'injustice. Partout la tendance vers un seul but, qui est l'anéantissement du mal et la création d'un état meilleur, soit pour l'individu, soit pour la société.

J. Z.

L'émancipation des esclaves des colonies hollandaises.

L'affranchissement des esclaves, dans les colonies hollandaises de l'Amérique, a été décrété par une loi, le 8 août 1862. 45,000 esclaves sont devenus libres dès le 1er juillet 1863. Les propriétaires seront dédommagés. Cette importante transformation coûtera à la Hollande plus de 32 millions de francs, dont deux millions sont destinés à des primes pour encourager l'immigration de nouveaux travailleurs. Les nègres affranchis seront soumis pendant dix ans encore à une surveillance spéciale. Bien que libres quant au choix de leurs demeures, de leurs occupations et de leurs maîtres, ils seront cependant obligés de s'engager à un travail régulier : ceux des plantations pour un laps de temps de un à trois ans, ceux de la ville de trois mois à une année, ou de se faire admettre comme industriels au moyen d'une patente. Le gouvernement se réserve même le droit, mais pour deux ans seulement, de circonscrire au besoin le choix du lieu de leur résidence au district dans lequel ils se trouveront. Par contre ils seront mis immédiatement en possession du droit de citoyen, et obtiendront un nom, des écoles, un culte et l'autorisation de posséder. Après dix ans la loi les reconnaît et les déclare citoyens avec tous leurs droits.

Telles sont les dispositions prises par le gouvernement hollandais, et qui portent le cachet de l'esprit sérieux et réfléchi de cette nation; elles sont empreintes aussi bien d'un sentiment d'équité envers le propriétaire, que d'une bienveillante sollicitude pour les esclaves affranchis.

L'envoi des notes des trois puissances à Saint-Pétersbourg a inspiré à un lecteur de journaux la fable suivante qui traduit bien les appréhensions sur le résultat final de l'intervention diplomatique dans les affaires polonaises :

L'OURS ET LA BREBIS.

Sire ours et sœur brebis faisaient mauvais ménage,
Elle ne voulant pas qu'on vint la mettre à mort.
Trois aigles, fort touchés de son malheureux sort,
Tinrent, dit-on, à l'ours à peu près ce langage :
Sire pour *six* raisons, soyez juste et clément.
— Soit, nous en causerons, mais pas en ce moment,
Je suis trop occupé, dit-il. Puis, avec rage,
Il donne à la pauvrette un dernier coup de dent,
Lors, le fait accompli, la brebis égorgée,
L'affaire, on le conçoit, se trouvait arrangée.

Un magister de village qui ne pouvait apprendre à ses écoliers à dire couramment les noms des vingt-deux grumeaux qui composent la coque helvétique, les mit dans l'ordre suivant pour mieux les inculquer dans leur mémoire :

Argovie et Fribourg, Bâle, Soleure et Berne,
Genève, Uri, Glaris, les Grisons et Lucerne,
Zug, Schaffhouse, Zurich, St-Gall, Vaud, Neuchâtel,
Thurgovie, Unterwald, le Valais, Appenzell,
Le Tessin et Schwytz, tous fiers du nom de Tell !

Causerie.

Le grand événement du mois est passé; la clôture du tir fédéral a eu lieu cette semaine. Depuis près d'une année, la Chaux-de-Fonds et les localités voisines faisaient des préparatifs inouïs pour célébrer d'une manière inimitable cette fête nationale; depuis un an, on n'y parlait que du tir, on ne voyait, on n'entendait que par le tir, qui apparaissait dans l'avenir comme un rêve enchanteur !... On touche enfin à ce jour mémorable; des visiteurs accourent de tous côtés, l'écho de ces paisibles montagnes redit mille acclamations, mille bravos, mille serments d'amitié et de concorde; le canon gronde, la musique enivre la foule de ses airs mélodieux, les drapeaux flottent, les guirlandes de verdure se balancent sur le passage des tireurs. La nuit, des réverbères artistement combinés, des lanternes vénitiennes, des feux d'artifices éclairent cette scène de leur magique lumière. Partout règne la vie, la fraternité, la joie, l'expansion des cœurs,... puis, quelques jours s'écoulent, les guirlandes se fanent sous le soleil brûlant, les oriflammes sont lacérées par le vent, la poussière souille de sa robe grise tous ces ornements; la foule est moins compacte, les tireurs regagnent leurs foyers, la voix du grand tir devient rauque, fatiguée, imperceptible. Déjà des ouvriers impitoyables abattent tant de belles constructions éphémères, arrachent les guirlandes et les devises, et couchent à terre les arcs de triomphe. Les verres, les bouteilles, les couverts de table qui ont servi à tant de convives sont vendus à l'encan, les sommeliers, fatigués de veilles et de travail, reçoivent leur paie et em-

portent leur défroque de rechange; les derniers vestiges de la fête disparaissent, et quelques semaines suffisent pour que tout ce bruit n'existe plus que dans les souvenirs.

Et dire que nous n'avons rien vu de tout cela, que nous n'avons pas vu le grand tir!... Nous nous en consolons, car nous y avons fait un voyage imaginaire, bien plus agréable, bien moins fatiguant et surtout bien moins coûteux qu'un voyage en réalité. En effet, qu'est-ce que c'est que d'aller au tir fédéral, au mois de juillet, par une chaleur tropicale? C'est, poussé par une vaine curiosité, remplir son sac des effets personnels nécessaires, y ajouter un saucisson de Bologne, reconforter son porte-monnaie par une valeur assez ronde, courir à la gare, prendre le chemin de fer, étouffer dans les wagons, tremper sa chemise de sueur, arriver à la Chaux-de-Fonds, où, pour se rafraîchir, on traverse sauf un coudoiement énergique, une foule étourdie; c'est gagner enfin la place du tir, où la foule n'est pas moins compacte et où le soleil brûle tout, et s'écrier avec angoisse : ouf! quelle chaleur!!... C'est se dandiner d'un bout à l'autre de la place, boire beaucoup de vin pour étancher une soif horrible, être abasourdi par le feu roulant et continu du stand, gagner un solide mal de tête, aller, de guerre lasse, écouter les élucubrations des saltimbanques qui encombrent la place, dîner ensuite à froid sous la cantine, appeler les sommeliers pendant une heure avant d'être servi, entendre ces discours par lesquels on extermine les tyrans, on remanie la carte du monde, on fait triompher la liberté, on émancipe les peuples, et qui veulent dire, en résumé : *il n'y en a point comme nous!!*

Voilà, croyons-nous, ce qu'on éprouve dans un tir fédéral.

L. M.

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

En même temps il lui raconta l'histoire de ce mariage improvisé. Les deux amis éclatèrent de rire, et coururent chez le vieux Samuel Butterfly. Bussy entra d'un air affligé, et demanda la restitution des deux cent mille dollars qui avaient été réservés pour la part du vieux Butterfly et de Cora.

Au récit de cette triste aventure, Samuel se mit dans une violente colère.

« Ce n'est pas possible, s'écria-t-il. Cora n'est pas mariée. »

Au même instant, elle entrait chez son père avec son mari.

« Cher père, dit-elle en se jetant au cou du vieux Butterfly, je te présente mon mari bien-aimé, Georges, lord Aberfoïl, comte de Kilkenny, pair d'Écosse et d'Irlande. »

L'Anglais inclina la tête avec roideur.

« Au diable les lords et les comtes! s'écria Samuel avec désespoir. Ta folie nous coûte deux cent mille dollars.

— Oh! dit l'Anglais d'un air mécontent, vous ne m'aviez pas averti de cela, milady.

— Milord, répondit Cora blessée, vous ne me l'aviez pas demandé.

— Après tout, dit Aberfoïl, votre père est assez riche pour supporter cette perte, et, pourvu que le chiffre de la dot n'en soit pas diminué.... »

A ces mots, Samuel bondit comme s'il eût été piqué d'une guêpe. « Le chiffre de la dot! Qu'entendez-vous par là, milord? Quoi! vous me faites perdre cent mille dollars, et à Cora cent mille? vous l'épousez sans mon consentement, et vous comptez sur une dot! Demandez-la à qui vous voudrez, milord, au ministre qui vous a mariés, au chemin de fer qui vous a transportés ici, au vent qui souffle, à l'eau qui coule, à la terre ou aux étoiles; mais jamais, non, je le jure, jamais de mon vivant un dollar du vieux Samuel n'entrera dans la poche des Kilkenny.

— Pardieu! dit l'Anglais, qui reçut toute cette bordée sans s'émouvoir, j'ai fait une belle équipée. J'ai gagné mille dollars et un beau-père qu'on pourrait faire voir pour de l'argent au *British-Museum*.

— Quant à toi, malheureuse enfant, cria encore plus fort le vieux Samuel, garde-toi de reparaître devant mes yeux. Je te donne ma malédiction. »

A ce dernier coup, Cora accablée baissa la tête et sortit, entraînant Aberfoïl. Roquebrune et Bussy étaient demeurés spectateurs impassibles de toute cette scène. « Eh bien! dit Bussy, doutez-vous encore, monsieur, et voulez-vous me faire l'honneur de me payer mes deux cent mille dollars?

Au même instant entra Georges-Washington Butterfly. « J'en apprends de belles! s'écria-t-il; Cora se marie sans votre consentement avec un lord ruiné, et c'est M. de Roquebrune qui est le témoin du lord. Il y a là-dessous quelque intrigue infâme que ces hommes ont nouée pour manquer impunément à la parole donnée.

Monsieur Georges-Washington Butterfly, dit Roquebrune, vous avez parfaitement deviné. C'est grâce à mes soins que miss Cora est devenue comtesse. Quant à vos expressions « d'infâme intrigue, » j'espère que vous voudrez bien m'en rendre raison.

— A l'instant même, » répliqua Georges-Washington; et, tirant de sa poche un *bowie-knife*, et il se précipita sur Roquebrune.

Heureusement le Canadien veillait. Il saisit d'une main vigoureuse le bras de Butterfly et l'arrêta court. En même temps il le désarma et jeta le poignard dans la rue.

« Payez d'abord vos deux cent mille dollars, lui dit-il avec sang-froid, et nous nous reverrons plus tard.

— Après moi, s'il vous plaît, interrompit Bussy; j'ai un vieux compte à régler avec toute la famille. »

Samuel signa en soupirant un bon de deux cent mille dollars sur la banque de Scioto, et les deux amis se firent payer cette somme. Le lendemain, ils écrivirent à Georges-Washington qu'ils respectaient trop les lois de l'Union pour se battre sur le territoire américain, mais que, s'il voulait venir les rejoindre dans l'île qui est au milieu de la cataracte du Niagara, ils seraient prêts, l'un et l'autre, à lui donner satisfaction les armes à la main.

« Amenez un témoin, si vous voulez, ajoutait Bussy en terminant. Le combat sera sans merci, et le vaincu sera jeté dans le Niagara. »

« Viendra-t-il? dit Bussy à son ami.

— N'en doute pas, répondit Roquebrune. Rien n'est plus vindicatif qu'un *Yankee*. Tu as mortellement offensé celui-ci; sois certain qu'il te tuera ou qu'il se fera tuer, plutôt que de reculer. »

Trois jours après, le jeune Butterfly et un capitaine de milice qui était son témoin allèrent chercher Bussy et Roquebrune à l'*International-Hotel*.

(La suite prochainement).

Pour la rédaction : H. Renou. L. Monnet.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.